Case FRC 162

ADRESSE

A TOUTES LES VILLES

DU ROYAUME.

Les Hommes naissent & demeurent libres & égaux en droits ; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. *Art. Ier. de la Déclaration des Droits, décrété par l'Assemblée nationale.*

Il n'est point de Ville en France qui n'ait contribué plus ou moins efficacement à la révolution qui raméne parmi nous l'empire des vertus & de la liberté. Par-tout le Patriotisme a fait de grandes choses ; mais soit que les circonstances aient été plus propres à développer l'énergie des cœurs Brétons, soit que dans la Brétagne la pesanteur du joug que l'Aristocratie y imposait à toutes les classes, sous prétexte de défendre les droits du Peuple, ait excité une indignation universelle; non, ce n'est point une illusion de l'amour propre, c'est à votre courage & à vos lumières, généreux Brétons, que la France doit la naissance & l'es-

poir de sa régénération. Elle peut vous devoir une prospérité durable, & un lustre que les plus florissants Empires n'offrirent jamais dans les jours de leur gloire ; déjà une Ville de la Province a exprimé le vœu que tous les bons Citoyens ont formé ; déjà on a senti que nos plus sages institutions seront le jouet de nos Tyrans vaincus, si l'on continue de reconnaître quelque différence entre le sang du Noble & celui du Roturier : oui, n'en doutez point, ô mes Concitoyens, Français qui que vous soyez, oui, ils renaîtront de leurs cendres ces Aristocrates dont vous croyez la ligue dissipée ; ils vous asserviront encore, & leur humiliation actuelle ne servira qu'à rendre leur triomphe plus insolent, leur joug plus insupportable ; leurs précautions seront plus sûres, parce que vous leur aurez donné de grandes leçons. Je vois les enfans des Nobles respirer la vengeance, & tenter tous les moyens de regagner les droits abusifs & outrageants dont leurs pères ont été dépouillés. Croyez-vous que l'effort d'une Nation naturellement douce & amène puisse être aussi durable que courageux ? Le sentiment de l'injustice l'a fait naître ; celui de la modération dans la Victoire, la loyauté & la confiance le rallentiront ; & dans peu d'années nous pouvons retomber, par notre bonne foi, sous le pouvoir, & peut-être dans les chaînes de nos ennemis.

Il n'y a pas à balancer, unissons nos réclamations à celles qu'une Ville a fait entendre à l'Assemblée Nationale ; demandons qu'un peuple qui montre tant d'élévation ne soit composé que de Nobles, ou que ceux à qui nos usages ont attribué ce tître dès leur naissance ne le trans-

mettent point à leurs descendans. Que servirait la déclaration de nos droits, de cette égalité qui ne subsiste réellement & parfaitement entre tous les Hommes qu'au moment de leur naissance, si dès ce moment les idées les plus simples sont bouleversées? Quoi ! nous sommes tous les enfants d'un Pere commun, tous les frères d'une grande famille, tous appellés à l'honneur & à la gloire, & dès en naissant je serai voué au mépris ! un de mes semblables, peut-être moins favorisé des dons de la nature, viendra dans quelques années forcer mes hommages, parce qu'il est né d'un homme que la République a privilégié ! Faut-il être si profond Philosophe, pour voir que ces conventions sont autant de prévarications contre l'ordre de la Providence ? Quoi ! en dépit de Dieu même, si je puis m'exprimer ainsi, les hommes assigneront des titres de grandeur à celui que sa sagesse avoit destiné à un rang ordinaire dans la société ! Dieu exigera tous mes respects pour la vertu, & la Patrie les transportera aux vices ! Il ne me sera plus permis d'admirer les talents, le génie qui me font remonter jusqu'à la Divinité qui en est la source ; il faudra que je fasse taire en moi ce sentiment si propre à m'élever moi-même, pour m'abbaisser jusqu'à encenser l'ignorance & l'ineptie !... Renversez ces Autels que la superstition a élevés en l'honneur de tant d'Idoles ; Idoles d'autant plus mépriſables qu'elles s'y placent avec une confiance orgueilleuse. Quel est le Philosophe qui ne rougirait pas des honneurs qu'on rendrait au hazard qui l'a fait naître ici plutôt que là ? Ceux qui reçoivent ces honneurs sont donc des imbécilles, & ceux qui les rendent des superstitieux. Eh ! on crie tant contre la

superstition, en haine de la Religion la plus sublime & la plus sainte ! Où s'est-elle montrée avec plus d'audace que dans nos conventions puériles ?

Voilà des vérités que le peuple Français est digne d'entendre : elles sont consacrées par la Religion & par la Philosophie. Ce seroit se déclarer autant anti-Philosophe, qu'anti-Chrétien, que de les combattre. Montrons donc les fruits de ces lumières qu'on nous attribue, que nous nous attribuons nous-mêmes. Que servent les lumières sans vertus ? Et espérez-vous des vertus d'un peuple qui chérirait ou regretterait l'esclavage, après avoir rompu ses fers ?

Nous avons redouté le *veto* absolu, cette arme du Despotisme qu'on voulait mettre entre les mains de nos Rois, ou plutôt de leurs Ministres. Nos alarmes étoient justes ; mais ni le *veto*, ni les deux Chambres encore plus désastreuses qui semblaient offrir une dernière ressource à l'Aristocratie expirante ; rien n'avilirait autant la Nation française que la conservation de l'hérédité de la Noblesse.

Après un long sommeil, vous avez enfin ouvert les yeux, Français, peuple fait pour donner les plus grands exemples à tous les peuples de l'univers. Qu'ils n'aient pas à vous reprocher de la faiblesse, après tant d'énergie & au sein de tant de lumières. Vos écrivains vous crient de toutes parts : frappez le dernier coup à l'Hydre qui dévastait le Royaume ; il lui reste encore une tête, tranchez-la : si vous la conservez, elle dévorera tous les fruits de votre sagesse, & vous ne mériterez plus d'être ni libres, ni heureux.